

LE SALEVE - MONNETIER, MORNEX

Le Salève, cette longue et vertigineuse falaise qui, en trois marches d'un escalier de géant, se dresse verticalement à près de 1000 m. au-dessus des derniers méandres de l'Arve torrentueuse et glacée ; le Salève qui est devenu le but classique des excursions autour de Genève, n'a pas été toujours doté des voies d'accès commodes et pratiques que nous lui connaissons aujourd'hui. Ce n'est guère que depuis cinquante ans que tramways et chemins de fer déposent les voyageurs au pied même du formidable escarpement ; et celui qui écrit ces lignes se souvient encore du temps où, étudiant à l'Université de Genève, parti avec ses camarades dès 2 ou 3 heures du matin, par Veyrier et Bossey pour gravir la Grande Gorge, on rentrait le soir, après une halte obligatoire chez « la Petite Bossue », en traînant la jambe, par le pont d'Etrembières, pour tâcher d'atteindre à Chêne-Bourg un malheureux petit tramcar à traction de rossinantes, et qui, presque toujours, « venait de partir depuis cinq minutes, Monsieur ! ».

Notre but n'est pas de raconter ici les combats héroïques que, pendant des siècles, se livrèrent assiégeants et assiégés des castels plus ou moins fortifiés de Mornex ou de Monnetier. Nous ne rappellerons pas non plus les violences et méfaits auxquels se livrèrent en ces lieux les partisans et adversaires de la Réforme : heureux encore quand tout se bornait à un simple rapt de bétail, tel que celui que rapporte un document de l'époque : « le quinzième jour dudict moy d'aoust 1535, furent prises les vaches de ceux de Genève (calvinistes) en la montagne de Sallevoz, par ceux de Piney (catholiques) ».

De tels récits sont œuvre d'historiens religieux ou militaires à laquelle ne sauraient prétendre de simples notes destinées plutôt à évoquer le souvenir des hôtes et visiteurs de renom que reçut le Salève.

Rappelons cependant que J.-J. Rousseau, qui passa toute son enfance et sa jeunesse à Genève et à Bossey, ne paraît pas avoir connu le Salève. C'est lui pourtant qui écrira plus tard : « il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices qui me fassent bien peur ! ». Tout cela, l'Ami de la Nature aurait pu le trouver sans aller bien loin et l'on ne s'explique guère qu'il ait ignoré le Salève au point même de n'en faire aucune mention. Il est vrai qu'à cette époque, la cité genevoise était fortifiée et que ses portes se fermaient rigoureusement au coucher du soleil. On se souvient que, rentré très tard d'une escapade, notre Jean-Jacques dut passer la nuit sur les Glacis de Rive ! Pourtant il aurait pu trouver loisir pour une facile promenade à la petite cascade de Belles-Aigues et même au fameux Pas de l'Echelle. Mais à ce moment ni plus tard, Rousseau n'a pas vraiment connu et fréquenté la montagne ; c'est en poète, et en rêveur qu'il en a parlé.

Quant à Voltaire, qui, pour avoir, comme il disait plaisamment, « un pied de devant en Suisse et les deux pieds de derrière en France », avait acheté, en 1755, les Délices de Genève, et deux ans plus tard le domaine de Ferney, on sait qu'il entretenait avec François Guillet, baron de Montoux et seigneur d'Annemasse, une amusante correspondance au sujet de livraisons de fourrage et d'avoine dont le seigneur de Ferney avait besoin pour assurer la pitance de sa vingtaine de chevaux « aussi maigres que leur maître... (31 mars 1761) ». A deux ou trois reprises, il exprime au baron de Montoux et à la baronne ses regrets de ce que l'état de sa santé et celle de Madame Denis ne lui permette pas d'aller leur rendre visite : « dès que je pourrai sortir, je ne manquerai pas de venir vous voir dans votre beau château d'Annemasse... » - « C'est pour Madame Denis et pour moi une grande consolation d'être un peu rapprochés de vous ; je vous suis très obligé de l'avoine que vous voulez bien m'envoyer ; mais je voudrais que vos chevaux vinssent la manger, pendant que vous mangeriez mes poulets aux Délices... ».

Mais ne nous risquons pas davantage sur le terrain brûlant de la politique. Approchons-nous plutôt de la paisible et large voie sur laquelle s'ouvre aujourd'hui le Consulat général de France à Genève. Elle porte, cette rue, le nom d'un jeune et malheureux poète, Imbert Gallois, né à Meyrin, en 1807, alors que le Canton de Genève faisait partie de l'Empire français et formait le Département du Léman. Ses parents étaient d'humbles cultivateurs sans grandes ambitions pour leurs quatre enfants ; le petit Imbert surtout était maladif et débile ; il souffrait de tics nerveux qui lui valaient de méchantes railleries de ses camarades d'école ; mais il lisait avec passion les Méditations poétiques de Lamartine, et cette lecture éveilla dans sa jeune âme des inspirations qu'il exprima timidement en modeste plaquette, devenue rare aujourd'hui, mais qui, pour lors, ne trouva guère de lecteurs. Découragé, il partit pour Paris, où il espérait voir Lamartine ; mais celui-ci se trouvait à Florence, en qualité de secrétaire d'ambassade... Victor Hugo, qui n'était guère plus âgé que Gallois, le reçut avec l'emphase dont il était coutumier, et ce fut tout... Grelottant de froid et de fièvre dans son misérable logis des Fossés-St-Germain, le pauvre Imbert Gallois, aux approches de Noël, évoque en des vers d'une poignante mélancolie les souvenirs de sa ville natale :

O Salève, ô montagne, à ton nom seul je vois

Tes hameaux ou riants, ou tristes, ou sauvages !
Mornex, qui sur ton flanc cache ses verts ombrages,
Monnetier, dans la gorge où se bercent des bois.
La Croisette, égarée en sa sphère d'orages !
Je vois, sous le dais d'or d'un couchant radieux,
L'Arve entre ses îlots, murmurante et troublée,
La route qui se traîne à travers la vallée,
L'étang qui réfléchit les arbres et les cieus,
Tous amis qu'aimait tant ma jeunesse isolée...
O souvenirs secrets ! ô mon âme ! ô passé !
Fantômes oubliés qu'agite la mémoire !
Laissez-moi ! Laissez-moi ! Le fleuve s'est glacé,
L'astre ne brille plus ; la nuit, la nuit est noire !

C'était, je l'ai dit, la veille de Noël 1827 qu'il écrivit ces vers désespérés ; au mois d'octobre suivant, le malheureux enfant mourrait à Paris, loin des siens, à peine âgé de 21 ans !

Quarante ans plus tard, en 1867, un écrivain illustre, exténué par son immense labeur, l'historien Jules Michelet, se rendait avec sa femme à Chamonix, où il espérait, disait-il, trouver près des sommets sublimes, un peu de neige et de repos. En fidèle observateur de la Nature, après avoir étudié L'Oiseau, L'Insecte, La Mer, il s'appropriait à nous faire mieux comprendre La Montagne et sa forêt. Je possède le rarissime exemplaire du livre que, le 28 janvier 1868, il dédiait à un de ses amis de Bordeaux : « Vous allez, lui écrivait-il, recevoir un pavé, La Montagne ! Pas moins que cela !... » Et il ajoutait modestement : « Ce nouveau livre est d'elle, sauf un peu de vernis que j'ai passé dessus... » Il fit le voyage de Genève à Sallanches par la vallée d'Arve et passa donc au pied même du Salève. Chose étrange ! Celui qui allait nous dire avec enthousiasme les grandes et salutaires émotions qu'inspire le spectacle de la montagne, a passé, sans même le remarquer, au pied du Salève ; et cette partie de la Savoie qu'il traversait, il n'y a vu qu'un pays médiocre et assez pauvre d'effet... Il est vrai qu'il voyageait par un jour gris et maussade ; mais il nous est permis de croire que s'il s'était arrêté quelque temps pour parcourir le Salève, il aurait pu y écrire un des meilleurs chapitres de La Montagne !

Après cette évocation des noms et des impressions de ceux que l'on doit, à juste titre, regarder comme les parrains des deux stations de villégiature et de tourisme du Salève, il ne nous reste plus qu'à feuilleter les registres des hôtels de Monnetier et de Mornex, pour y relever les noms des personnalités les plus marquantes qui, au cours des toutes dernières années, y ont fait des séjours.

En juin 1921, le Maréchal Joffre est venu en personne inaugurer le Monument aux Morts de la Guerre, érigé devant l'église de Monnetier. Un vin d'honneur lui fut offert, et le vainqueur de la Marne vida une coupe timbrée aux armes de Napoléon, qui fait partie de la collection conservée à l'Hôtel du Château.

M. Raoul Péret, ministre des Finances et ancien Président de la Chambre, a fait à l'Hôtel Bellevue, un long séjour, au sujet il a tenu à exprimer en termes des plus délicats toute sa parfaite satisfaction.

Plusieurs autres hommes politiques attachés à la Société des Nations ont fait et font fréquemment des excursions ou des séjours à Monnetier et au Salève : citons en particulier M. Balfour, Lord Chamberlain, M. Bénès, etc.

Le monde des artistes et des littérateurs a fourni au Salève un important contingent de visiteurs et d'amis : la célèbre actrice anglaise Miss Ellen Terry, l'incomparable interprète des héroïnes de Shakespeare ; l'auteur dramatique Paul Gavault, qui a précisément donné l'Hôtel Bellevue pour cadre à son amusante comédie : « Mlle Josette ma femme » ; M. Al. Cartagi, ambassadeur de Roumanie, qui est lui-même un auteur dramatique de talent, a résidé avec sa femme à Monnetier, en 1921 ; et tous deux ont conservé « de la majesté du site autant que du caractère de la population, aimable, accueillante et laborieuse », un souvenir ému qu'ils ont tenu à exprimer à leurs hôtes...

Parmi les amateurs de sports divers, on peut remarquer les noms de Mlle Lenglen, mondiale championne du tennis, et celui du colonel Howard Bury, qui tenta l'ascension du Mont Everest... Enfin, au hasard de la plume, le général

Anthoine, major général des armées en 1916 ; M. Roume, gouverneur des colonies d'Afrique ; l'Infante Eulalie, tante de S. M. Alphonse XIII ; M. Kaempf, président la Chambre de Commerce de Paris ; Me Nattan Larrier, avocat à la Cour d'Appel de Paris ; M. Henri Roche, président du Tribunal civil de Valence ; Dr N. Bergsten, directeur du Bureau du travail de Stockholm, etc. etc.

Et il serait facile d'allonger cette liste bien sommaire de tous les amis français, suisses ou étrangers de toutes langues qui visitent journellement le Salève : poètes, romanciers, peintres, journalistes, ils sont trop ! Je me bornerai à citer encore les deux tercets d'un sonnet qu'un excellent poète nîmois, ancien étudiant à Genève, M. Raymond Février, a consacré aux précieux souvenirs de sa jeunesse :

O divine Genève, incomparables lieux,
O Salève, ô Voirons, Jura, piliers des cieux,
Immaculé Mont-Blanc, où s'accroche la nue !
O vivants souvenirs de mon coeur enchanté,
Une dernière fois, mon amour vous salue,
Pays de l'homme libre et terre de beauté !

Mais l'heure passe et les ombres s'allongent dans la vallée. Laissons donc nos complaisants lecteurs admirer, de l'un ou l'autre versant du Salève, les derniers rayons du soleil qui, avant de disparaître derrière le Jura, vient dorer les eaux bleues du lac en teintant de pourpre les neiges millénaires du Mont-Blanc !

Eug. Moutard